

Ádám
tu peux rester au lit
il y a la révolution

Adam Biro

Ádám
tu peux rester au lit
il y a la révolution

Budapest, octobre 1956

Trois histoires vécues

La Chambre d'échos

Les légendes des illustrations dans le texte sont en p. 71.

ISBN 978-2-913904-89-7
© La Chambre d'échos, 2026

Ádám, tu peux rester au lit, il y a la révolution

L'incitation d'écrire ce texte : l'appel téléphonique d'un producteur de télévision préparant un documentaire pour le soixante-dixième anniversaire de la Révolution hongroise d'octobre 1956. Mais je l'ai découragé en lui apprenant que n'ayant eu que quinze ans en 1956, j'étais loin d'avoir joué un rôle de chef dans cette révolution.

Et de toute façon, je préfère l'écriture. « Si je ne les écris pas, les choses ne sont pas allées jusqu'à leur terme, elles ont été seulement vécues. » (Belle citation de qui ?) Écrire non pas l'histoire de cette révolution ce qui a déjà été fait maintes fois et que, n'étant pas historien, je serais bien incapable de faire ou que je ferais mal, mais les bribes décousues que j'ai pu en voir avec mes yeux d'enfant.

— Ádám, tu peux rester au lit, il n'y a pas d'école, il y a la révolution.

C'est par cette phrase inouïe (certainement inouïe, jamais entendue et jamais imaginée dans une « démocratie populaire » du camp soviétique), extraordinaire (oui, elle sortait de l'ordinaire, c'est le moins qu'on puisse dire, et elle serait sortie de l'ordinaire dans n'importe quel régime et n'importe quelle enfance), historique (et combien ! j'écris en 2026 !) que ma mère m'a réveillé le matin du mercredi 24 octobre 1956. À Budapest, Hongrie. *Ádám, ágyban maradhatsz, nincs iskola, forradalom van.*

Le soir du 23 octobre 1956, je me suis couché avec la mauvaise conscience du mauvais élève qui n'a pas fait ses devoirs. Le lendemain, contrôle de maths, pour lequel je ne m'étais pas préparé. J'avais passé l'après-midi à trouver la ville avec Gabi. Nous avons accompagné la manif avant de regarder les étudiants vibrer et s'illuminer, courir par petits groupes vers un destin inconnu, des libertés insoupçonnées dont ils ne connaissaient même pas le nom, puis vers l'exil ou la mort qu'ils ignoraient tout autant. (Comme il est aisé d'en parler à soixante-dix ans de distance...) Imaginez : une manifestation spontanée dans ce pays de bottes, de casques et de casquettes ! Nous, personne, non, ce n'était pas vraiment réel, c'était un rêve, on se réveillera. Ça craquait de partout, et le contrôle de maths relevait du conte, aussi. Ce pays, vous savez, c'est un pays de rêve. (Je devrais écrire : c'était un pays de rêve.) Toute leur Europe centrale pourrie, du rêve — un rêve pourri, un cauchemar. Rien n'est jamais tout à fait vrai, ni tout à fait possible.

Quand je dis que j'étais mauvais élève, c'est de la vantardise. De toute façon, je ne pouvais pas l'être ; ce n'était pas moi, c'était mon père qui fréquentait l'école et qui écrivait mes devoirs à ma place, déguisé à s'y méprendre. Je suis quand même allé au lit, fort tard, sans aucune arrière-pensée mathématique. Adviendrait ce qui devait advenir. Pourtant...

Le prof de maths était un sadique, calme et absolu. Nous le redoutions, impitoyable, ancien prêtre aux gestes onctueux, lents et pesants. Il feuilletait son petit calepin de moleskine noire pendant des heures, des années, une fois Pongyosi a pissé dans son slip de terreur, à quinze ans, oui mes maîtres, comme moi à cinq ans quand j'avais vu entrer

dans notre cour un policier en uniforme au moment même où, après que j'avais envoyé mon ballon sur sa plate-bande, Terkovics *néni*, la mère Terkovics, la concierge, me menaçait d'appeler la police. Le doigt charnu du prof de maths s'immobilisait sur une page du calepin biblique, et d'un ton las et dégoûté, très bas, Satan disait Bíró, ou Krecsmer, ou Papsi, au tableau ; nous attendions les syllabes détestées de notre nom en tremblant, un verdict sans possibilité de recours en grâce. Quand il disait Bíró, j'ai souvent cru défaillir, un jour je suis resté collé à ma place, il a attendu très longtemps, puis, encore plus bas, Bíró, je me suis dit, je rêve, je vais me réveiller ailleurs, je dors dans mon lit. Après ma lamentable prestation, il me fixa, triste, bleu, yeux bleus, blouse bleue, et dit, comment un père aussi respectable peut-il avoir un fils comme toi ? Oui. Vous saisissez ? J'en connais, des dizaines, qui se sont tués pour moins que cela.

Vous mesurez le courage qu'il fallait pour se coucher sans préparation. À cette époque j'osais vivre dangereusement.

Quand je relis cette description très vraie et très exacte des méthodes pédagogiques du professeur Metty, d'il y a soixante-douze ans, à Budapest, et que je les compare à l'enseignement et aux pratiques actuels, en France en 2026, je mesure le chemin parcouru. Dans quel sens ? Pourtant : j'ai posé, hier, à table, à des amis plus jeunes que moi, la question : avez-vous en tête un ou une prof du primaire ou du secondaire qui vous aurait profondément influencés jusqu'à même laisser son empreinte sur votre vie ? Ils ont, tous les six, répondu : non. Ben voilà. Moi, nous, oui. Metty, à vie.

Mais j'ai dormi. Le matin du 24 octobre, ma mère me salua avec une de ces phrases qui vous collent à l'oreille

pour une vie : tu peux rester au lit, tu n'iras pas à l'école, il y a la révolution.

Comme ça. Comme elle aurait dit, attends un peu, ton café est brûlant...

Le contrôle de maths n'a jamais eu lieu. Plus jamais dans cette école, dans ce pays.

En entendant ma mère m'annoncer aussi calmement la fin du monde, ma première pensée alla à ce contrôle de maths, victime d'une jeunesse héroïque en révolte.

Il n'y aura pas de contrôle de maths, à la place il y a une révolution. Que voulait dire ce mot après une dizaine d'années de staline (minuscule, forcément minuscule ! Minuscule aussi à hitler, à pétain, à poutine, à orbán, à erdogan et aux « autres », à tant d'autres) pures et dures ? Ne descends pas acheter du lait, tu viens d'être nommé pape.

Je ne suis pas resté au lit. Y seriez-vous resté, vous, après une telle phrase ? Je me suis habillé en hâte, j'ai couru chez mon copain Gabi et nous sommes partis explorer la ville. Et la Révolution.

J'avais 15 ans et un mois, enfant unique de parents intellectuels, d'un père médecin et d'une mère documentaliste, né en 1941 et qui a vécu, comme enfant juif caché, la 2^e Guerre mondiale, avec des souvenirs très précis, une dictature communiste, une révolution et une fuite. Réfugié politique à Paris de Noël 1956 à avril 1957, puis treize ans en Suisse, études, amours, voyages, service militaire et retour en France. Famille, travail, écriture. Et qui vit aujourd'hui entre Paris et la Touraine.

Mon père médecin était franc-maçon « clandestin » (clandestin mon œil : la franc-maçonnerie était interdite mais



je suis certain que les loges, réunies dans un café, étaient connues et surveillées) et ma mère documentaliste « communiste ». Communiste ? disons membre du Parti. J'ai subi l'influence non pas anti-communiste de mon père (c'eût été trop dangereux) mais a-communiste, ce qui a provoqué la question que j'ai posée à ma mère, vers l'âge de quatorze ans, sur son adhésion à ce régime que je savais, par mon père et mon entourage, néfaste. La réponse de ma mère : « Un Juif hongrois, aujourd'hui, a le choix entre l'idéologie de hitler ou celle de staline. J'ai opté pour celle de staline. » (Phrase discutable ; comme s'il n'y avait pas d'autres voies... mais passons. Peut-être qu'il n'y en avait pas, là-bas et alors, ou ma mère ne les connaissait pas ou elle n'osait pas les emprunter — mais qui, jusqu'en octobre 1956 a-t-il osé les emprunter ?)

La contestation, peut-être même une révolte étaient dans l'air.